

Extrait du livre

# À l'Espère

Sandrine Willems

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

DU MÊME AUTEUR

*Una voce poco fa,  
un chant de Maria Malibran, roman  
(Autrement, 2000)*

*Les Petits dieux, récits :  
Chardin et le Lièvre  
La Dame et la Licorne  
Tchang et le Yéti  
L'Homme et les Loups  
Carmen et le Taureau  
Artémis et le Cerf  
Borges et la Lézarde  
Saint Jérôme et le Lion  
Abraham et l'Agneau  
Nietzsche et les Oiseaux  
Franju et le Porc  
(Les Impressions Nouvelles, 2001-2002)*

*Le Roman dans les ronces  
ou La légende de Charles VI, roi fou, et de sa servante,  
roman (Les Impressions Nouvelles, 2003)*

*Le sourire de Bérénice, roman  
(Les Impressions Nouvelles, 2004)*

**Sandrine Willems - Marie-Françoise Plissart,**  
*Élégie à Michel-Ange, récit  
(Les Impressions Nouvelles, 2005)*

À L'ESPÈRE

## LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »  
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide de la Communauté Française de Belgique.

Couverture : © Droits réservés.  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2008.  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Sandrine Willems

# À L'ESPÈRE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Les amandiers étaient en fleurs. Dans son pays elle n'y aurait pas cru, à ce rose, en plein hiver, qui lui ravissait les mots, et bientôt ce serait autre chose, qui lui ferait perdre les mots puis l'esprit, et lui planterait le rouge au cœur, et l'on aurait dit qu'elle le pressentait, qu'elle le voulait, à s'arrêter devant ces arbres en fleurs, comme jusqu'à la mort, comme pour y prendre racine et se fondre en la terre, elle qui venait de si loin, de tellement au Nord, pourquoi ne voulait-elle plus bouger de cette terre-là, qui lui était si étrangère, et dont elle s'était fait bannir, où peut-être elle serait mise à mort, si elle restait, cette terre si âpre mais aux hivers couverts de fleurs. De ce rose elle eût bien pleuré, mais le vent lui aurait volé ses larmes, et à ce vent même elle souriait, ce fou qui comme elle venait du Nord, dont le nom de Mistral, dans la langue de là-bas, signifie le Maître. À ce froid même elle consentait, qui peut-être était le fond de sa joie, comme de cette lumière, qui jamais n'advient sans ce froid, non plus que ces fleurs, pour ce rose-là il fallait être lacéré, par ce vent glacial, voire tué, par le Maître du lieu.

C'était un bruit de vie qu'on tranche ou de chevelure qui choit. Il en aurait frémi, si ce n'eût été lui qui avait tenu la serpe. Et pour s'enhardir à la violence de son geste, il se répétait que ses vignes n'auraient pas fructifié, si nul ne les avait taillées. Livrées à leur nature, elles ont trop de branches pour porter de gros fruits. Il laissait dire ceux qui pour cela traitent la nature d'avare ; lui il savait qu'elle est trop prodigue, et formerait plus de raisins qu'elle n'en pourrait mûrir. « Si la raison ne les bride point, les êtres donnent plus qu'il n'en peuvent supporter. » Aussi son art était-il d'équilibre, et visait à justement répartir la sève. Pour une tige, pas plus de trois bourgeons – ou de trois yeux, comme il préférait les appeler, ces trous par lesquels une vigne voit. Le moment qu'il aimait le mieux, ce serait bientôt, quand par ces blessures qu'il infligeait à ses arbres, ceux-ci se mettraient à pleurer, travaillés par la sève, qui avant la fin de l'hiver appelait le printemps. Bientôt la terre sortirait de sa somnolence, mais la sève, elle, n'avait pas cessé de veiller dans la vigne, alors qu'en tous les autres elle était à l'arrêt ; mais la vigne, elle ne pouvait pas s'arrêter de vivre, tant était forte la vie en elle, et exigeante, car si ses veines étaient si fines, c'était pour mieux filtrer ce que lui procurait la terre, et n'en tirer que le nectar le plus pur. Les terres qui lui plaisaient le mieux, d'ailleurs, c'étaient les plus arides, celles que les plantes vulgaires

méprisent, d'ignorer leurs richesses. On dit que le parfait raisin est fruit de la terre comme de l'arbre, et du soleil, mais de l'homme surtout, avec son art – or lui savait que c'était faux, que le raisin est fils du ciel, du temps qu'il fait, et de celui qui passe, tout son art consistant à prier pour qu'il fasse beau, et à savoir attendre ; nul plus que lui ne dépendait de l'humeur des nuages, et de l'humaine patience. La vigne était si lente que pour produire du vin il lui fallait quatre ans ; en sa première année le vigneron ne pouvait veiller qu'à ses racines, la suivante à ses branches, les fruits ne venant qu'après, et le jus rouge plus tard encore. Et lorsqu'elle vieillirait, certes son raisin serait plus rare, mais combien meilleur – peut-être ne serait-il parfait que l'année où l'arbre mourrait.

La vigueur de ses vignes était son seul avoir, le plus fragile et le plus sûr, à l'image de ces terres stériles et inestimables, qui ne lui appartenaient pas. À la fin du jour il posait sa serpe et les caressait du regard, c'était ainsi qu'il faisait sa prière, elles étaient si belles, ses vignes, même si nues, et leur beauté lui importait tellement plus que ses récoltes. Lui aussi en vieillissant voulait devenir meilleur, et entre ses ceps se faire arbre.

Tout de même, puisqu'on dit que quand l'homme taille, la femme sarmente, il aurait bien aimé une femme.

Pour tirer quelque chose de cette sombre montagne, Mahieu avait dû la piocher. Il avait sculpté des paliers, qui sauraient retenir le peu d'eau qui tomberait. Il les avait étayés de pierres, que sur son dos il avait portées, comme une bête, puisque des bêtes il n'en avait plus, et puis c'était de la terre qu'il avait montée, de la boue grasse et rouge, pour nourrir cette affamée de terre noire. Constamment les orages la faisaient dévaler, et il fallait remblayer les fossés, puis c'était le Mistral qui brisait ses murets, et tout était sans trêve à mieux recommencer. Mais les saisons ne faisaient-elles pareil, à dénuder ses arbres dès qu'elles les avaient parés. Sur ces coteaux, toutefois, l'hiver semblait régner en même temps que l'été, et plus qu'une distance c'était l'année qu'on y parcourait. À mesure qu'on descendait, les récoltes étaient plus proches, et lorsque sur les pentes les vignes avaient l'air de bois mort, un peu plus bas il y avait ces fleurs roses d'amandiers, et dans la plaine le fruit mauve des oliviers. Mahieu était maître pour déceler l'instant exact où sa chair tendre était à point, lorsque de son noyau elle acceptait de se détacher, et que sa peau commençait à se rider. Ils paraissaient du reste toujours vieux, ses oliviers, voilés de gris dès leur première feuille, et plus lents encore que ses vignes, ne donnant le meilleur d'eux-mêmes qu'à l'âge de trente-cinq ans. De cela Mahieu ne les aimait que

mieux, se perfectionnant en son art de patience, et plein de gratitude pour ce qu'ils lui avaient appris : qu'un fruit, comme une fleur, peut éclore du froid, l'hivernale dormance à un arbre n'étant pas moins nécessaire que la sève ; qu'une branche qui s'élève ne finira qu'en bois, quand celle qui se penche produira de la chair ; que toujours une basse récolte succède à l'abondance ; qu'il existe trois manières de taille, celle qui vise à former, celle qui fait fructifier, celle enfin qui aide à renaître une branche épuisée.

L'olivier non plus, sans l'homme ne livrerait son jus – et son fruit, comme le raisin, ne voyait le jour que pour être broyé. Mahieu se demandait quelle secrète cruauté, en lui, le faisait préférer les baies promises au sacrifice, et il se plaisait à creuser, entre le clos et l'olivaie, toutes les analogies, donnant à son raisin une forme d'olive, et cherchant en celle-ci une teinte de vin. Parfois le saisissait une fièvre d'alchimie, à inverser ainsi les ordres naturels, et cueillant un à un ses obscurs fruits de février, il accomplissait l'œuvre au noir. « *Nigrum nigrius nigro* », « du noir plus noir que noir », telle n'était-elle pas la devise de celui dont il tenait ses terres, ce Seigneur qu'on disait secrètement alchimiste ? N'était-ce pas de l'or, que sous la presse seigneuriale Mahieu extrayait de ses nocturnes récoltes ? Et après l'or de l'huile, il y aurait celui de la lumière, qui en flamme jaillissait d'elle ; tout le soleil que l'olivier avait puisé, en

hiver il allait le rendre. Et quand c'était son âme que l'arbre semblait près de rendre, il n'y avait qu'à déposer de l'or sur son tronc, pour qu'aussitôt reparte sa ramure. N'était-ce pas une décantation, ainsi que le mystère transcendant le plomb, qui de l'eau séparait l'huile, aspirant au ciel la légère, pour laisser la pesante au fond ? Quand de violents gels de ses vieux arbres avaient raison, pourtant, toujours le Seigneur exigeait que Mahieu les remplace par des ceps ; le vin sur l'huile toujours l'emporterait, en une telle injustice qu'elle révoltait jusqu'au vigneron. « À trop courtiser les souverains, avec ses crus prestigieux, mon Maître oublie que c'est l'huile, qui seule peut sacrer les rois. »

Ayant pris soin de ses arbres, c'était à sa chèvre qu'il s'en retournait ; la fatigue rompant ses jambes, devant sa bête il tombait à genoux, et cela aussi était comme une prière. Enfouissant sa tête dans la rêche toison, il revenait au temps où c'était de mille bêtes qu'il était le gardien, le temps où il n'avait pas seulement des chèvres, mais des boucs, des béliers, des brebis, des agneaux. Il entendait toutes leurs sonnailles, qu'il avait composées en chœur, créant pour chacune un timbre différent, afin que chaque cloche, pour lui, fasse résonner un nom. Jamais il n'aurait pris une brebis pour une autre, à la seule courbe de sa corne il reconnaissait

le bouc, et devant les cornes en lyre de certaines de ses chèvres, il percevait l'harmonie de l'univers. À présent que celle-ci avait été rompue, par la misère, les sécheresses, ou les balles perdues de braconniers, qui avaient décimé son troupeau, il concentrait tout son amour, son amour pour mille bêtes, sur cette dernière tête, la plus cornue, la plus obstinée, l'unique survivante, sur laquelle, désormais, il veillerait en père. Sa chèvre, pour sa part, semblait d'une santé, et d'une sérénité inébranlables, et toujours elle semblait sourire. Il savait cependant que, comme lui, de ce riant passé, de ses sœurs, et de leur perte, elle gardait la mémoire ; les années ont beau dévaler, jamais une chèvre n'oubliera le coin d'herbe qu'un jour elle a brouté. Mais elle continuait, la brave, à débroussailler la terre de son maître, à lui défricher de nouveaux champs, et même à lui tailler ses vignes. Croyant qu'une bête ne sait que dévaster un clos, le Seigneur avait interdit qu'elle y entre ; mais puisqu'il n'était jamais là, son ignorance ne pouvait faire de dégâts. Soupçonnait-il, ce vain tyran, que sans chèvre jamais le vin n'eût existé, et qu'une animale faim de feuilles fut le premier vigneron ? Comme de ses arbres, c'était de sa chèvre que Mahieu tirait son art. Et souvent il sentait qu'en réalité c'était elle qui veillait sur lui. Comme pour ne pas la quitter un instant, il s'était fait un manteau de son feutre, ce fil serré qui court entre la laine, source de la

plus intime chaleur des bêtes, que connaissaient les premiers bergers, puis qu'avec le reste ont oublié les hommes. Dans cette bourre Mahieu croyait endosser la résistance de sa biquette, et son discernement. Il se rappelait qu'en plein été, lorsqu'il fallait faire monter les moutons, les chèvres, elles, pouvaient rester en plaine, supportant comme le gel les pires canicules, et sur l'aire asséchée se contentant de ronces, voire de rocaille. C'était l'une d'elles, néanmoins, qui d'une ferme sagesse menait le troupeau en partance, toujours capable, en temps d'orage, de lui trouver un abri. Cela même, Mahieu devait se l'avouer : une chèvre est le plus sûr des bergers – et jusqu'à sa mort il verrait celle qui s'était jetée dans une gorge, pour tenter de sauver un imprudent agneau. Songeant à ces béliers, qui sans broncher suivaient une femelle, Mahieu en venait à souhaiter une femme qui aurait tous les traits d'une chèvre.

Aussi, après avoir taillé ses vignes ou broyé ses olives, accablé déjà par ces violences végétales, était-il soulagé de n'avoir plus à commettre celles de l'élevage. Il était si las de jouer l'homme, qui sans cesse prend pour rendre si peu, et tout exploite des plantes aux bêtes. Il se souvenait que jadis, à entretenir son troupeau, il s'était senti presque aussi brutal que son Maître, qui parfois pour chasser piétinait ses cultures, saccageant les jeunes pousses avant de massacrer les cerfs. Il pensait à ces boucs,

que de peaux d'autres bêtes il avait dû vêtir, afin qu'ils ne puissent saillir – à ceux mêmes, les plus furieux, qu'il avait bien fallu castrer ; il voyait ces agneaux, une entrave au museau, afin de les sevrer ; il revoyait, chez d'autres pastres, ce à quoi jamais il ne s'était résolu, des cornes de chèvres rognées, dont jaillissait le sang, et pour cautériser la plaie c'était le rouge d'un fer qu'on y appliquait, à une barbarie n'en substituant qu'une autre. Et pour que la corne ne repousse qu'à peine, et en s'entortillant, perdant par là tout pouvoir de se venger, c'était à la vieille lune que sévissaient ces mauvais bergers, qui aux vraies chèvres préféraient celles qui naissaient avec une tête de mouton. Parfois ils tuaient un cabri, d'empêcher trop longtemps ses cornes de pousser. À les contempler Mahieu avait mis toute sa fierté dans les bois en lyre de sa chèvre.

Souvent c'était de ces violences qu'il parlait, avec son ami gardian qui venait chez lui chercher son vin ; car en cette Camargue où vivait celui-ci, l'eau était trop dangereuse, trop chargée de maux et de fièvres. Il venait à cheval, car cette terre-là était un pays de chevaux, que tel un berger il gardait, sans savoir cependant ni pour qui ni pour quoi. Les chevaux qu'il veillait, d'ailleurs, restaient sauvages, et les hommes là-bas les laissaient courir, jusqu'à ce qu'ils s'emparent d'eux, par des cordes tressées en leur crin, et se plantent sur leur dos. Ensuite ils les frappaient pour que les cavales s'élancent, au galop, derrière ces taureaux avec qui elles avaient partagé leur paille, et les hommes alors, tenant de leur main gauche le licol, brandissaient de la droite leur trident, qui s'abattait sur le flanc des bestiaux. Ceux-ci en étaient renversés, et maintenus au sol, jusqu'à ce que les hommes leur impriment, au fer rouge, la marque de leurs maîtres.

Quand Mahieu s'imaginait cela, chaque fois il se demandait pourquoi les hommes ont besoin de tout marquer au rouge, portant de la terre rouge sur celle qui est noire, préférant les fleurs roses parce qu'elles ne sont pas blanches, taillant au vif la chair des chèvres, achevant si souvent leurs amours dans le sang. Entre un gardian et un berger, du reste, qui était le plus arrogant ? Celui qui n'usurpait la liberté des bêtes que de temps en temps, pour s'assurer son

territoire, ou celui qui, sous ses airs de douceur, asservissait leurs vies ?

À de telles questions son ami refusait de répondre. Il disait que si le sort l'avait mis là, c'était pour préserver, avec la race de ses bestiaux, la tradition ; que son père, en mourant, lui avait remis son trident ; que lui-même était né à cheval, et comptait bien finir ainsi. D'abord Mahieu songeait à ces taureaux, aussi noirs que sa terre, et dont les cornes se recourbent également en lyre. Puis il se rappelait qu'il fallait parler, c'était si rare, d'avoir en face de lui un humain qui pourrait répondre – mais peut-être au fond préférerait-il parler à sa chèvre, puisqu'à son ami il ne trouvait rien à dire. Celui-ci aussi se taisait, ces deux solitaires s'étant trop déshabitués des mots ; alors il sortait son roseau, percé de quelques trous, et il se mettait à jouer le murmure de la roselière, qui ressemble tant à des soupirs humains. C'étaient ces roseaux-là que mangeaient taureaux et chevaux, et sous cette musique, Mahieu avait l'impression, furtive, que tous les règnes de la terre s'étaient réconciliés ; puis il se souvenait que chez son ami on appelle *sagnes* les roseaux, et une nausée de sang lui revenait, à voir sous des doigts d'homme cette tige exsangue, comme un os vidé de sa moelle.

Il était trop de la terre, pourtant, pour n'être pas fasciné par ce chant de la mer. Ce que l'ami

Matteo appelait son pays n'était que la rencontre de plusieurs eaux, les douces qui venaient des fleuves, les saumâtres étant des relents de cette mer, elle-même si proche, qui entourait de ses bras marécages et étangs. Certes en été tout cela s'asséchait, et se recouvrait d'efflorescences de sel, et de fleurs inextricables ; mais sous les pluies, Mahieu se représentait un peuple d'amphibies, d'oiseaux qui nichaient sous les flots, de chevaux qui en émergeaient, par des crinières d'écume gardant trace de leur origine, et d'étranges centaures affublés de tridents. Et soudain il se mettait à rêver de partir, l'ancien berger qui ne partait plus seulement à l'estive, en cette transhumance qui signifie *l'au-delà de la terre*. Soudain elles lui pesaient, ses vignes, qui l'attachaient à cette terre, ces vignes qui aspiraient sa vie comme la plus vulgaire des eaux. Mais tandis qu'il rêvait d'errance, son ami constamment en quête d'un taurillon à naître ou d'une jument à l'agonie, à travers les étangs gelés ou les boues automnales, d'un coup était pris de nostalgie, pour la paix d'avoir des racines. Chacun alors regardait son pays comme la plus gaste terre, et sa vie comme la plus pénible.

Cette terre où vivait Mahieu, tous la croyaient riante parce que le plus gros de l'année y règne le soleil, mais le Mistral y rend ses rayons de givre, et ne lave le ciel que pour mieux le glacer, frappant les hommes de délire et rien qu'à les toucher engrossant

les femelles – et quand il ne vient pas du Nord, le vent, il arrive du désert, et là c’est pire encore, cette fausse tiédeur, chargée d’humide, qui semblait apporter la Camargue en plein Luberon. Dans ce pays où œuvrait le vigneron, jusqu’aux arbres étaient sculptés par les vents, écartelés perpétuellement entre Sud et Septentrion. Juste au-dessus des cultures, c’était l’impénétrable qui commençait, les fourrés des garrigues et la brande des bois, racines et branches enchevêtrées, aux noms mêmes hérissés d’épines, entre genévriers, filaires et argousiers, sous le couvert des chênes – qui piquent aussi, dans ce pays, le kermès par ses feuilles dentées, moins arbre que broussaille, ou le vert par ses feuilles aussi coriaces que des aiguilles de pin, et comme elles traversant l’hiver, ce qui ne se voit nulle part ailleurs qu’en ce pays de démesure ; et tandis que ce chêne vert s’élève dans la lumière, dans son ombre il y a le blanc, recouvert de poils clairs, ainsi qu’un animal qu’aurait saisi le givre. Car ils s’accrochent n’importe où, ces arbres acharnés, au plus obscur, au plus aride, ils cassent les pierres pour pousser, les pierres rouges qu’on trouve sur ces hauteurs, ensanglantées sans doute par les carnages qui s’y produisent non moins que dans les combes, ces sommets n’étant habités que par des charognards, toutes sortes de rapaces, des aigles aux vautours, qui se nourrissent de chevreaux fracassés, ou de lièvres mal tués par un braconnier. Mais tout

cela, ces meurtres, ces mêlées, tout cela était occulté par celui qui dominait ces sommets, le Seigneur des Seigneurs, *nigrum nigrius nigro*, plus noir que le noir des alchimistes, ce Mourre Nègre à l'ombre de qui tremblait toute la chaîne du Luberon. Rien qu'à y jeter un regard, Mahieu se sentait glacé.

Puis il revenait à son ami, mais pour l'entraîner vers le ciel, qu'au long de ses nuits de silence et de solitude observait Matteo. De ces lignes brouillées qui se croisaient au ciel, il avait même cherché dans des livres les noms, et à présent il savait lire l'Ourse, la constellation du Chien, et les astres égarés. Mahieu savait combien son vin dépendait des étoiles, et que ses meilleures années étaient celles où passe une comète. Lui-même pour ses cuvées ne sachant que faire des vœux, il demandait au Camarguais de risquer quelque prédiction, sur les lumières qui nacreraient les nuits. Matteo ne se faisait pas prier ; nulle part ailleurs il n'était tant chez lui qu'en ces sidérales contrées – et peut-être étaient-ce celles-là que de jour même il parcourait à cheval.

Mais pour le vigneron, il n'était plus temps de rêver. Il fallait maintenant labourer, désherber et biner, avec une simple houe, puisqu'il était sans bête, et que ces charrues dont commençaient à se servir ses pairs, il les trouvait trop lourdes pour ses précieux ceps. Il fallait tant de tact, pour ne pas nuire à leurs racines, et trouver cette place exacte où

voulait être remuée la terre, en profondeur d'abord, puis en surface, avec toujours plus de délicatesse, de ménagements, pour ces mottes pesantes de bientôt enfanter. Comment avait-il pu, ne fût-ce qu'un moment, la maudire, sa terre, à qui il devait cette douceur de chaque jour accomplir pieusement sa tâche. Lorsqu'avec elle il en avait fini, il allait encore glaner, sur les arbrisseaux qui entouraient son clos, quelques souples morceaux d'osier, avec lesquels, bientôt, il pourrait attacher les sarments à ses échelas. Et il se demandait quand lui-même pourrait s'attacher, pour l'existence entière, à un jeune corps de liane.